

Un imaginaire marin dans l'oeuvre de Marie Darrieussecq

Adela Cortijo Talavera

Universitat de València

Le bleu est la couleur du vide.

Née à Bayonne, à une demi-heure des criques de Biarritz, Marie Darrieussecq expose dans ses romans une panoplie de voix féminines étroitement liées à la cadence utérine des marées, au va-et-vient des embruns qui lavent les visages et les larmes, et à la violence des vagues brodées d'écume qui hurlent et qui lèchent la côte.

Après *Truismes* (1996) – son premier roman, son grand succès – la mer sera omniprésente dans les trois romans suivants : *Naissance des fantômes* (1998), *Le mal de mer* (1999) et *Bref séjour chez les vivants*¹ (2001) – sans oublier son texte *Précisions sur les vagues*² (1999) et son recueil de photographies anciennes *Il était une fois... la plage*³ (2000) –. Dans *Truismes*, la seule référence aquatique était celle d'une piscine inquiétante, où nageaient, pendant quelques minutes, des requins moribonds s'étouffant dans l'eau chlorée, et ayant le seul plaisir de croquer les fesses des derniers baigneurs. La voix de la femme/truie et cet univers féérique et allégorique se métamorphosent dans *Naissance des fantômes* dans la voix d'une jeune femme abandonnée par son mari. Il s'agit d'une femme qui refuse sa solitude face à la mer et les otaries, et qui voit couler sa vie entre une mère insouciante, enrobée d'un tissu miroitant de sirène, et un fantôme. Dans *Le mal de mer*, l'intrigue se passe à Biarritz et Darrieussecq multiplie les focalisations féminines en créant une trinité. Celle d'une mère et d'une fille évadées – alternance des points de vue qui miment le trajet du ressac – et d'une grand-mère qui reste dans l'attente. La petite fille rencontre pour la première fois la mer et elle apprend à nager grâce à l'amant surfeur de sa mère.

Finalement, nous trouvons la polyphonie labyrinthique de *Bref séjour chez les vivants* où les pensées extériorisées de quatre femmes s'entrecroisent en brouillant le lecteur. Un lecteur qui plonge pendant vingt-quatre heures dans les cerveaux médusés d'une mère et ses trois filles éloignées géographiquement. Comme dans les romans précédents, il s'agit de femmes harcelées par deux spectres masculins : le père qui les abandonne et le petit frère noyé.

Dans l'écriture novatrice de Darrieussecq, la mer s'impose en tant qu'élément-espace narratif, symbolique et rythmique. Les images, les figures, les mythes et légendes maritimes se renouvellent avec la force de la houle ; et l'eau salée, la masse mordante, rongeante et apaisante, s'allie à une conception particulière de la féminité, de la maternité, de l'absence matérialisée en fantôme et de la mémoire⁴.

Naissance des fantômes n'est pas seulement l'histoire d'une disparition, d'un mari qui va acheter du pain et ne revient plus ; c'est plutôt le témoignage de la noyade de la narratrice qui

¹ Nous n'allons pas contempler dans cette étude son dernier roman publié chez P.O.L. en 2002, *Le Bébé*.

² Texte offert à l'occasion de la parution de son roman *Le mal de mer*, en 1999, *Précisions sur les vagues* est une sorte d'inventaire des différentes vagues de la planète bleue et du mouvement marin.

³ De belles photographies anciennes de Roger-Viollet de plages balnéaires atlantiques emblématiques comme celles de Biarritz, San Sebastián, Le Touquet ou de la Seine-maritime ; il s'insère aussi un beau texte sur la Plage, sur l'histoire de la Plage, ses origines, son passé, et des souvenirs d'enfance de Darrieussecq, d'une enfance au bord de mer.

⁴ Ce sont des thèmes qui étaient déjà présents dans son premier roman *Truisme* (1996).

est inondée par l'absence de l'être qui la comblait – ou tout au moins qui l'aidait à se construire une identité – ainsi que des rapports impossibles avec une mère/sirène qui l'annule, qui la réduit à un état embryonnaire⁵. La mère lui reproche son attitude de Pénélope, de la même façon que, face à la mer, elle reçoit une claque spatiale « La mer m'a giflée en pleine tête, un gros rouleau en fracas d'embruns à moins d'un mètre de moi, à secouer d'air violent mes neurones⁶. »

Le lien ou corrélation mère/mer, devenu un topique littéraire, est présent dans les romans de Darrieussecq, qui recherche toujours la manière de le montrer autrement. La fécondité animale, la filiation mère/fille, le passage d'un corps à l'autre, deviennent problématiques dans les trois romans. Le fait viscéral d'« Avoir sorti de son corps tous ces corps⁷. » semble déclencher chez la mère la tentative de les ravalier. La mère/mer devient ainsi dévorante. Les images de la mer qui mord avec des vagues acérées se multiplient, la bouche du métro – rappel urbain de la gueule – est curieusement à côté de la plage. L'espace de la mer ventrue incarne le temps, l'ogre, Kronos dévorant ses fils. Cette morsure du temps, présente dans les métamorphoses en animal, est en rapport avec les espaces qui ingèrent la vie.

La narratrice délaissée de *Naissance des fantômes* se sent dépouillée de sa maturité à cause de sa mère, elle s'atrophie. Sa mère l'enchanteresse fait que son espace se déréalise et elle se retrouve dans la maison familiale inaperçue comme un hideux poisson transparent de mers abyssales.

Je voyais [à cause des réverbérations de la robe en silicone bleue de sa mère] les tapis du salon s'écarter sur une mer turquoise sillonnée d'icebergs, dans laquelle ma mère plongerait [...] Je me mis à nageoter entre les autres poissons ; le salon se mouvait ensemble et loin de moi, je virais, le cœur incertain, sous la nausée montante d'un mal de mer en chambre⁸.

Dans *Le mal de mer*, la relation mère-fille de trois générations qui se reproduisent et se dévorent résulte encore plus digestive. Si à la fin de *Truismes* la mère essayait de manger sa fille devenue truie, dans ce roman l'ingurgitation de la petite fille vient suggérée par une série d'images marines d'ingestion, d'intégration.

La mer cannibale⁹ avale le ciel et la falaise avec ses vagues/lames tranchantes¹⁰. Il n'y a pas de rondeurs dans cet espace entêté, même les rouleaux vus d'en haut forment un X, comme les bretelles croisées de la robe bleue de la mère. Les formes carrées des blocs mordus de la falaise, les triangles des crêtes des vagues, nous font penser à une géométrie inquiétante, morbide, dont parle Durand, qui se met en rapport avec les dents comme couteaux de la mer, d'un espace monstrueux féminisé.

Les dents triangulaires des requins, qui apparaissent d'une façon récurrente dans les romans, sont aussi une image aiguisée évocatrice de l'avalement. Dans *Naissance des fantômes* la femme contemple un requin échoué que des pompiers arrosent pour lui donner un

⁵ « Au bout d'une heure et demie avec elle, j'avais six ans, il est aisé de calculer que je perdais environ un an toutes les cinq minutes, ce qui à ce rythme m'interdisait absolument, à moins d'anéantissement ou de sénilité fœtale, de rester plus de deux heures en sa compagnie. » Darrieussecq, M., *Naissance des fantômes*, Paris, Gallimard, Folio, 1998, p. 126.

⁶ Darrieussecq, M., *Naissance des fantômes*, op. cit., p. 62.

⁷ Pensée de la mère de *Bref séjour chez les vivants*. Darrieussecq, M., *Bref séjour chez les vivants*, Paris, P.O.L., 2001, p. 57.

⁸ Darrieussecq, M., *Naissance des fantômes*, op. cit., pp. 133-134.

⁹ Vid. « Mer cannibale », un article de Tiphaine Samoyault paru dans *Les Inrockuptibles*. http://www.uri.edu/artsci/ml/durand/darrieussecq/fr/Le_Mal_de_Mer.html.

¹⁰ La falaise se démolit, arrachée, mangée par la mer, dans *Le mal de mer* et *Bref séjour chez les vivants* : « La mer a vidé tout un côté du paysage [...] comme si la terre avait sombré au défaut de la plage, il n'y a que la mer, absente, bleue, immobile sous le glacis de la lumière. ». Darrieussecq, M., *Le mal de mer*, Paris, Gallimard, Folio, 1999, p. 49.

semblant de mer et elle imagine son mari dissout par les sucs gastriques du squal. *Le mal de mer* se ferme aussi avec la scène dans la plage d'un requin pèlerin moribond, d'un monstre marin géant, solitaire, légendaire, fantastique, qui ouvre sa bouche au maximum pour absorber un krill imaginaire.

De la même façon, les multiples allusions aux baleines, aux cathédrales sous-marines, nous rappellent la légende de Jonas et, d'une perspective enfantine, le conte de Pinocchio¹¹ ; c'est-à-dire la représentation du ventre qui engloutit et vomit des corps, d'une maternité vue comme un procès digestif.

La mer/mère a un gosier qui fait plonger dans l'abîme, dans le trou intestinal, dans le vide des fosses marines. « La mer la gueule ouverte se jetait sur le sable, arrachait la plage à coups de dents pour la recracher dix mètres plus loin, en tortillons pas prévus¹². » La mer barbe bleue affamée croque la côte et avale les noyés comme le requin déchiquette et la baleine majestueuse cache dans ses entrailles.

La jeune mère de *Le mal de mer* attire et centrifuge en même temps sa fille dans un tourbillon de fuite, et la petite sent la nausée, le mal de mer. Quand elle nage elle ressent la force des vagues et le creux des rouleaux et croit couler par les boyaux de la mer.

Dans *Bref séjour chez les vivants* défilent des images de torture, d'éventrement – les intestins des kabyles se déployant par terre ou le bébé de Sharon Tate arraché de son ventre par la secte de Manson dans le neuvième mois de grossesse –. Ici, la mère, séparée spatialement de ses filles et avec le poids d'un enfant mort, se sent déchirée, punie, comme le Grand Méchant Loup du *Petit Chaperon rouge*, à avoir l'estomac rempli de pierres.

Seule Nore, la plus jeune, habite avec sa mère au bord de mer, aux Pyrénées Atlantiques¹³, et elle est donc celle qui se trouve le plus en contact avec la mère/mer. Elle ne sort pas du filet, elle ne se desserre pas d'un univers qui « [...] redevient une grande jupe bleue un peu avachie¹⁴. »

La plus âgée, Jeanne, est celle qui se trouve la plus écartée, à Buenos-Aires¹⁵, celle qui a cherché à s'éloigner des attaches et du secret refoulé de famille, de la mort du petit frère noyé. Mais c'est précisément celle qui a gardé un contact télépathique étrange avec la mère – peut-être parce qu'elle veut être enceinte –. La mère réfléchit sur la communication par téléphone avec sa fille en termes de conversations transatlantiques, grâce à des câbles – lacet ombilical – qui, au fond des océans, se côtoient avec les baleines et font des calmars géants des équilibristes.

Anne, celle du milieu, la plus déséquilibrée, psychotique, est loin de la mer, elle habite à Paris. Il paraît que son problème existentiel se complique, selon Nore, parce qu'elle n'est pas à côté d'une plage, dans une jointure du monde – comme son père qui est à Gibraltar –. Les autres femmes vivent au bord de mer, mais pas elle. Jeanne croit que c'est le meilleur endroit

¹¹ « [...] glisser à nouveau dans le noir jusque dans le ventre de la baleine, rire de ce vertige puis se blottir sur le radeau en compagnie de Pinocchio. ». Darrieussecq, M., *Le mal de mer*, op. cit., p. 19.

¹² Darrieussecq, M., *Naissance des fantômes*, op. cit., p. 66.

¹³ Marie Darrieussecq choisit comme espace référentiel des trois romans que nous analysons la côte Sud-ouest de ses origines. « Au Nord, il y a la forêt. Au Sud, la frontière de l'Espagne. À l'Est, la masse du continent. À l'Ouest tout est bleu. » Darrieussecq, M., *Précisions sur les vagues*, Paris, P.O.L., 1999, p. 5.

¹⁴ Darrieussecq, M., *Le mal de mer*, Paris, op. cit., p. 31.

¹⁵ « Je suis très touchée par Buenos-Aires et la Patagonie, par la Tasmanie, par l'Islande, par les bouts du monde, par ces endroits où – y vivrait-on cent ans – on serait toujours fondamentalement en exil. » Propos de Darrieussecq dans un entretien fait en décembre 2001 par Becky Miller et Martha Holmes. http://www.uri.edu/artsci/ml/durand/darrieussecq/fr/ent_exclusif.html. Jeanne est à Buenos-Aires, Nore se rappelle de l'Islande et la mère de *Le mal de mer* s'échappe à la fin en Australie. Ce sont des personnages en exil, en fuite perpétuelle.

pour habiter¹⁶ et Nore pense que « [...] quand elle vivait ici, elle était certes mélancolique, mais dans le rythme¹⁷ [...] » [Nore¹⁸] Par contre à Paris elle semble perdre le Nord et sombrer dans la folie. Dans la grande ville elle ressent la nostalgie de la mer/mère, elle voit son appartement comme le coquillage vide d'un bernard-l'ermite qui a grandi¹⁹. Sa tristesse se transfère à « L'énorme mélancolie des immeubles vides.²⁰ » [Anne] qu'elle regarde de sa fenêtre. Anne se sentirait plus légère si elle allait au « labo » avec le vent de mer, « [...] un vent rond et mouillé, ample et bleu ; les joues et les cheveux légèrement humides²¹ [...] » [Anne] Et comme la narratrice de *Naissance des fantômes* elle crée ou perçoit un espace inversé, fantastique, où les immeubles découpés au soleil semblent des arêtes plates sur le bleu du ciel, la cour du Louvre devient un équivalent efficace de la mer, le gris ardoise et le gris zinc de Paris deviennent des vagues métalliques à l'horizon et la tour Eiffel est un phare.

Le fantastique, toujours présent dans les romans de Darrieussecq, est lié ici au thème de l'absence ; et la figure du fantôme, du vampire²², condense la présence de l'absence, de l'être disparu²³, d'un héros de la mer qui selon Bachelard est un héros de mort.

De la perte du mari à celle de l'enfant, le fantôme, le noyé va et vient dans les monologues intérieurs de ces personnages féminins comme le ressac. La narratrice de *Naissance des fantômes*, face à l'immensité de la mer, ressent l'étendue, l'infinité de sa solitude²⁴. « [...] la mer se déroule encore, de la patience à la taille de laquelle il fallait que je m'intensifie pour contenir en moi la marée d'équinoxe de son absence²⁵. » L'absence est aussi le non-espace, le vide, le néant qui se trouve à l'intérieur des vagues. « [...] une vague, si l'on veut qui se lève haut et qu'un rayon transperce, l'eau prend un vert si éclatant qu'elle n'est plus qu'un blanc de lumière, on ne voit plus ni la vague ni le soleil, seulement une absence qui se déplace autour d'un centre de rotation, et de vague en vague on perd la mer²⁶. » Dans le roman suivant, *Le mal de mer*, on insiste sur le fait que le vide se crée dans les creux des rouleaux, « [...] personne ne peut survivre dans le creux, dans ce vide que les vagues s'épuisent à combler, dans lequel l'eau culbute, enfle, puis disparaît ; où l'air claque, où le sable explose, ou rien ne s'apaise ou se colmate²⁷. » Cette femme qui a perdu son point de repère regarde émerveillée la transmutation de son espace. La vision de « [...] l'infiniment grand,

¹⁶ Elle habite au Rio de la Plata, près des canaux d'eau verte qui ressemblent aux bras de mer ; « Le bon endroit pour habiter [...] l'eau : fleuve, canaux et mer [...] » [Jeanne] Darrieussecq, M., *Bref séjour chez les vivants*, Paris, P.O.L., 2001, p. 160.

¹⁷ Darrieussecq, M., *Bref séjour chez les vivants*, op. cit., p. 53.

¹⁸ Dans les références aux citations de *Bref séjour chez les vivants* nous marquerons comme cela l'appartenance au monologue intérieur, à la voix narrative féminine qui parle ou qui exprime ses pensées.

¹⁹ « À l'image du Bernard l'Ermite allant habiter les coquilles abandonnées, on associe parfois les mœurs du coucou allant pondre dans le nid des autres. » Bachelard, G., chap. V, « La Coquille » in *La poétique de l'espace* (1957), Paris, PUF, 2001, p. 122.

²⁰ Darrieussecq, M., *Bref séjour chez les vivants*, op. cit., p. 73.

²¹ *Ibid.*, p. 67.

²² Elles sont nombreuses les références aux vampires dans *Naissance des fantômes*, la narratrice passionnée par la lecture d'histoires d'horreur déforme son espace, elle le remplit d'ombres mystérieuses et elle se sent vampirisée par un non-mort, par un mari/revenant. « Ma poitrine s'est glacée sous la vampirique succion de quelque chose d'épuisant ». Darrieussecq, M., *Naissance des fantômes*, op. cit., p. 71. On peut repérer d'autres allusions aux vampires aux pages 87, 90-92 et p. 115 de *Naissance des fantômes* et à la page 41 de *Le mal de mer*.

²³ « Pourquoi êtes-vous fascinée par les fantômes ? [...] La nuit je crois aux spectres, le jour je suis cartésienne ». Déclaration de Marie Darrieussecq dans l'entretien fait par Becky Miller et Martha Holmes.

²⁴ *Vid.* Bachelard, « L'immensité intime » in *La poétique de l'espace* (1957), Paris, PUF, 2001, pp. 168-190.

²⁵ Darrieussecq, M., *Naissance des fantômes*, op. cit., p. 65.

²⁶ *Ibid.*, p. 159.

²⁷ Darrieussecq, M., *Le mal de mer*, op. cit., pp. 121-122.

l'infiniment petit, l'infiniment mouvant puissamment rythmés par l'attente²⁸ », l'emmène à projeter son affliction, son chagrin, sa consternation dans une autre dimension qui ne correspond pas avec la réalité admise.

En conséquence, au fur et à mesure que son récit progresse, elle nous montre un espace fabuleux, visionnaire. Elle liquéfie l'espace à cause du manque, de sa folie d'abandonnée, comme Anne fait de Paris une ville maritime. D'abord l'espace intime, physique, de son corps fluide limité par l'épiderme qui déborde et dans lequel elle se noie ; « Une masse liquide montait dans ma poitrine, gonflait par-dessous mon sternum et voulait faire jaillir mes côtes, si je bougeais j'allais verser comme un tonneau²⁹. »

Ensuite celui de l'appartement inondé d'ombres et de lumières vertes et bleues provenant de l'écran de la télé. « L'image bleue de la télé semblait surgir hors de son cadre et dégoutter en l'air, suspendue dans l'espace comme un rideau de douche³⁰. », l'espace du petit appartement devient sauvage avec les émissions sur l'Amazonie ou les reportages de Cousteau, alors elle s'applique une crème verte au visage et devient un monstre marin ; ou bien elle se noie, elle étouffe encore dans cet espace quotidien. « Alors j'ai cru me noyer dans mon grand fauteuil, lourde et clapotante, pleine jusqu'à la gueule de l'absence de mon mari. [...] vers neuf heures, en apnée dans mon fauteuil, je réussis à me lever³¹ [...] ».

La narratrice reflète son angoisse, son incrédulité, dans un univers morbide, pas solide, qui cache son mari, où la lumière se fait liquide « [...] je la voyais [la lumière] ramper au ras des murs et glisser dans l'appartement comme une nappe d'eau³². » ; où les rues sont sombres, aquatiques et bleutées.

Et à la fin, dans la maison familiale, à côté d'une mère/sirène, elle ne peut saisir le monde qu'à l'envers. Quand elle se promène dehors, en tant que poisson, la ville entière se déploie dans les profondeurs sous-marines :

[...] un négatif de rue : je marchais au fond de l'océan et je longuais les murs à vif, les portails rongés, la lèpre moussue des voitures, les jardins infestés de poulpes, les pins incrustés de coquillages vampires [...] La bulle d'air du salon jetait une lueur verte, c'était un aquarium à l'envers et j'étais, moi, le requin, l'orque, la mâchoire ; poussée par ma nageoire, je rôdais dans le jardin parmi les sargasses, les choux mutants, les carottes de mer, les mille-flagelles et les bernard-l'ermite ne reconnaissant plus le dehors du dedans³³.

Non seulement il a lieu une transmutation d'espaces et se brouillent les milieux terrestre et aquatique, quotidien et onirique – les taxis jettent de l'ancre et les boulangers montent des caves une farine lourde de crevettes repues –, et on bouleverse les dimensions, la surface et la profondeur, l'intériorité et l'extériorité, mais aussi, au niveau des personnages, les humains se métamorphosent, ils deviennent des poissons ou des êtres hybrides. Tout se prépare, elle se construit un environnement irréel, propice à l'apparition du fantôme qui a été engouffré par l'espace marin.

Le mal de mer est aussi une histoire de disparitions, mais cette fois-ci avec une perspective à contre-champ. Au lieu d'être le mari c'est la femme qui fuit avec sa fille ; le lecteur connaîtra le point de vue de la personne qui s'évanouit, mais jamais les raisons de cette fuite.

Dans ce roman l'espace fantastique est peut-être plus subtil, il s'étale dans la confusion d'éléments, dans l'absence de limites entre le ciel et la mer³⁴, la mer et la côte, dans les

²⁸ Extrait de la présentation de *Naissance des fantômes* dans la page web des éditions P.O.L. : <http://www.pol-editeur.fr/catalogue/fichelivre.asp?Clef=320>.

²⁹ Darrieussecq, M., *Naissance des fantômes*, op. cit., pp. 20-21.

³⁰ *Ibid.*, p. 31.

³¹ *Ibid.*, pp. 48-49.

³² *Ibid.*, p. 46.

³³ *Ibid.*, p. 136.

³⁴ « [...] pendant que défile la mer grise marbrée de bleu, sous un ciel bleu marbré de gris [...] » [Nore] Darrieussecq, M., *Bref séjour chez les vivants*, op. cit., p. 170.

lisières, dans les joints du monde en mouvement perpétuel. « Est-ce la mer qui arrive sur la côte ? Ou la côte qui arrive sur la mer ? Est-ce la terre qui interrompt la masse de l'eau, ou l'eau qui limite la terre³⁵ ? » Les marées, les rouleaux, les tsunamis japonais et les courants des baïnes³⁶ marquent la mesure, la respiration du monde. Les qualités et propriétés se confondent, la surface illuminée de la mer est métallique³⁷, irisée et changeante comme la peau des calmars qui est violette, rose, orange et dorée.

Il se produit aussi la mutation des personnages qui deviennent des créatures marines. La fille qui apprend à nager dans le Club des Dauphins bleus est une langouste, sa mère écarte ses pattes et antennes pour lui enfiler un pull. Au bord de mer la petite observe la masse humaine et elle pense à « [...] la chaleur de ces phoques nus³⁸. », comme la narratrice du roman précédent voyait dans la colonie d'otaries obèses, « crânes aplatis au marteau³⁹ », l'opinion publique qui la jugeait.

Les transferts d'espaces sont constants ; à la piscine, un des enfants raconte que parfois par les tuyaux qui pompent l'eau s'introduit un requin – comme à *Truismes* –, ou au contraire, quand on vide la piscine un enfant peut être remporté à la fosse peuplée de poissons pélagiques. Dans les cartes géographiques, dans l'écriture de l'espace, les continents sont des monstres marins et les océans des animaux terrestres. « L'Atlantique est un éléphant, la trompe enroulée autour de Cuba, les défenses arquées sous l'Islande. L'océan Indien est un rhinocéros à double corne, bandé contre l'Afrique ; [...] Le paradoxe, c'est que les continents sont des phoques, des baleines et des lamantins⁴⁰. »

Sans doute le monstre thériomorphe et nyctomorphe, mi-féminin, mi-marin, plus récurrent dans les trois romans est celui de la sirène⁴¹. Les sirènes mythologiques⁴² qui ensorcellent et qui séduisent avec leurs chants, et la petite sirène du conte d'Andersen qui abandonne la mer, fissurée en deux, par amour, se mélangent dans l'imaginaire intertextuel de Darrieussecq.

Face aux otaries « [...] je me suis éloignée bipède et bien cambrée sans même avoir à trotter, fière comme la petite sirène fendue en deux par ses nouvelles jambes, et cisailée comme elle de douleur⁴³. » affirme la protagoniste de *Naissance des fantômes* qui souffre la douleur génitale de la perte de son amour⁴⁴. Dans ce roman on a dit que la mère était une sirène grâce à « [...] sa robe en silicone bleue [...] à travers l'écaille du vêtement, la courbe d'une queue de sirène qui nous laisserait bleus. Où diable as-tu trouvé cette robe⁴⁵ ? » ; c'est une sirène qui s'éloigne de sa fille mortelle, qui retourne à la mer pour faire une croisière ;

³⁵ Darrieussecq, M., *Précisions sur les vagues*, op. cit., p. 5.

³⁶ La baïne est l'image de l'abîme, du trou intestinal. « [...] aux côtes Ouest, si les rouleaux peuvent y naître, il est fréquent qu'ils sombrent sous les baïnes [...] La baïne se forme sous l'accumulation des vagues : un trou se creuse, au fond duquel s'esquisse, pourrait-on croire un siphon. » Darrieussecq, M., *Précisions sur les vagues*, op. cit., p. 10.

³⁷ « La mer fluorescente semble avoir absorbé l'énergie de la journée pour la fondre en lames laquées, luisantes. » Darrieussecq, M., *Le mal de mer*, op. cit., pp. 82-83.

³⁸ Darrieussecq, M., *Le mal de mer*, op. cit., p. 126.

³⁹ Darrieussecq, M., *Naissance des fantômes*, op. cit., p. 67.

⁴⁰ Darrieussecq, M., *Le mal de mer*, op. cit., p. 59.

⁴¹ « La sirène est un animal mythologique, toutes les traditions la nomment ; moitié femme, moitié poisson, parfois oiseau ; peau, cheveux, écailles ou plumes ; enchanteresse ou victime, coupée en deux, en quatre, fendue par le désir [...] les sirènes naissent à la lèvre des vagues. » Darrieussecq, M., *Le mal de mer*, op. cit., p. 113.

⁴² « [...] la mythologie féminine des monstres thériomorphes tels que le Sphinx et les Sirènes. Il n'est pas inutile de remarquer qu'Ulysse se fait attacher au mât de son navire pour échapper à la fois au lien mortel des Sirènes, à Charybde et aux mâchoires armées d'une triple rangée de dents du dragon Scylla. » Durand, G., *Les structures anthropologiques de l'imaginaire* (1969), Paris, Dunod, 1984, pp. 114-115.

⁴³ Darrieussecq, M., *Naissance des fantômes*, op. cit., p. 67.

⁴⁴ Dans *Bref séjour chez les vivants*, Anne, celle qui ressent le plus l'absence de la mère/mer se fera écho de ces paroles : « la petite sirène marchait sur ses deux jambes cisailée de douleur [...] » [Anne] Darrieussecq, M., *Bref séjour chez les vivants*, op. cit., p. 32.

⁴⁵ Darrieussecq, M., *Naissance des fantômes*, op. cit., p. 133.

dans *Le mal de mer* la mère de la protagoniste, qui se dirige aussi à l'océan, à l'espace de l'absence, pour retrouver sa fille et sa petite fille, est aussi présentée comme une sirène blottie dans son bain d'algues. « [...] Elle s'endort dans le bain, les algues se défont dans l'eau de mer [...] elle ne sent plus ses jambes sous les longs fils gluants ; ses mains sont des coraux, ses bras des anguilles mortes, et ses seins des poissons-lune, qui flottent, lâches, sous le filet errant de sa peau⁴⁶. » Ses jambes s'unissent dans une seule, comme les jambes des sœurs Johnson introduites dans la même jambe du collant, l'autre traînant comme un estomac déroulé ; en rampant et en applaudissant elles jouent à être des sirènes, des grosses otaries. La sirène, monstre féminin légendaire, enchevêtre les deux espaces, celui du quotidien et celui du fantastique.

Le fantôme qui harcèle les femmes de *Bref séjour chez les vivants*, leur souvenir douloureux, c'est Pierre, le petit frère noyé à trois ans. Les images des noyés, des corps retrouvés sur les plages, régurgités, crachés par la mer, se répètent dans les trois romans ; images de corps gonflés, verts ou violacés, les yeux et la langue mangés par les crevettes, par les petits poissons, « [...] des colonies de bigorneaux dans le rectum⁴⁷ » Il y a les requins agonisants sur le sable, mais il y a aussi des cadavres déformés, indéterminés, de petits phoques, des bébés dauphins... que les personnages féminins confondent avec des enfants en décomposition. La mère/mer les vomit. Pierre, en maillot rouge acheté au Carrefour, n'est plus que « Cet amas de boue en putréfaction, ligoté d'algues et de mucus : votre fils, votre frère⁴⁸. » [Anne] Sa mère et ses sœurs subissent des fois dans leur conscience l'existence du fantôme-enfant, et chacune exprime cette présence de l'absence d'une façon différente.

Anne et la mère le voient dans leur esprit comme un être hybride, défait, putréfié par la mer. « [...] il sentait la mer, tout un côté de sa tête était un grand mollusque, ses propres chairs transformées par la mer en coquillage⁴⁹ de lui-même⁵⁰. » [Anne] Sa mère voit un corps de corail, avec une faune poussée, et elle ne le reconnaît pas, « [...] je ne crois pas que ça pouvait être lui, ça, ça ne pouvait pas⁵¹. » [mère]

Les quatre cerveaux qui parlent dans ce roman dérèalisent aussi l'espace à cause de la perte. Anne, qui regrette la mer, ne distingue pas l'air de l'eau, « [...] l'air dans lequel je nage, fluide épais du matin⁵² [...] » [Anne] et cette confusion nous fait penser à la noyade, à la dyspnée ; celle dont souffre parfois Nore, « [...] air remplacé jusqu'au fond des bronchioles par un gel marin⁵³. » [Nore]. La mère plane sur la mer dans ses rêves⁵⁴, l'espace aérien et le liquide ne cessent de se confondre, elle vole⁵⁵ comme elle nage, avec des coups de talon, en mêlant les oiseaux et les poissons.

⁴⁶ Darrieussecq, M., *Le mal de mer*, op. cit., pp. 112-113.

⁴⁷ Darrieussecq, M., *Naissance des fantômes*, op. cit., p. 12.

⁴⁸ Darrieussecq, M., *Bref séjour chez les vivants*, op. cit., p. 127.

⁴⁹ « [...] le coquillage cache, refuge qui prime les méditations sur son aspect hélicoïdal ou sur le rythme périodique des apparitions et des disparitions du gastéropode. L'intimité de l'enceinte coquillière est renforcée encore par la forme directement sexuelle de nombreux orifices de coquillages. » Durand, G., op. cit., p. 289. Le coquillage présente non seulement l'aspect aquatique de la féminité, et l'aspect féminin de la sexualité, mais aussi par sa forme en spirale c'est un symbole temporel de croissance, « [...] la forme hélicoïdale de la coquille de l'escargot terrestre ou marin constitue un glyphe universel de la temporalité, de la permanence de l'être à travers les fluctuations du changement. » Durand, G., op. cit., p. 361.

⁵⁰ Darrieussecq, M., *Bref séjour chez les vivants*, op. cit., pp.188-189.

⁵¹ *Ibid.*, p. 196.

⁵² *Ibid.*, p. 19.

⁵³ *Ibid.*, p. 103.

⁵⁴ *Vid.* Bachelard, G., cap. XII « La psychologie de la pesanteur » in *La Terre et les rêveries de la volonté* (1947), Paris, José Corti, 1982.

⁵⁵ Pour s'évader la mère impose dans ses rêves le plan vertical à l'horizontal. « [...] l'ascension repose sur le contrepoint négatif de la chute. Gueule, gouffre, soleil noir, tombe, égout et labyrinthe sont les repoussoirs psychologiques et moraux qui mettent en évidence l'héroïsme de l'ascension. [...] L'ascension constitue donc bien

Jeanne, celle qui a voyagé, qui a traversé les océans, tombera à l'eau avec sa Volvo coupée hermétique et pendant les six dernières pages du roman elle sera consciente de sa condamnation à mourir noyée, à fermer le cercle, victime d'un mauvais augure. Elle sera immolée pour avoir laissé seul son frère dans la baignoire⁵⁶ sournoise « [...] //étouffant eau dans les poumons// seul // tout petit // étonné // étonné qu'on ait pu le laisser si seul⁵⁷. » [Jeanne]. Enfermée dans une bulle d'air, le temps se paralyse et par sa tête défilent des analepses : Anne et elle en train de retenir leur souffle le plus longtemps possible pour savoir si ça faisait mal ; et des prolepses : elle imagine sa sœur Anne en train de téléphoner à sa mère, elle se demande si elle est enceinte, elle pense aux poissons qui la mangeront, à son cadavre « mon Dieu faites que mon slip et mon soutien-gorge soient assortis⁵⁸ » [Jeanne], elle estime qu'elle n'aurait pas dû faire du régime, de toute façon on la trouvera gonflée et elle pense à son petit frère qui l'attend aux profondeurs vertes. « Tu sais bien qu'il t'attend dans le fond tu sais bien qu'il t'attend couvert de vase hilare c'est écrit depuis longtemps tu le savais ça devait arriver c'est trop bête au fond du *Tigre* assis jovial jouant avec ses orties en petit maillot rouge un petit bouddha blond *je t'attends je t'attends depuis longtemps*⁵⁹. » [Jeanne] Jeanne et la narratrice du premier roman se retrouvent avec leurs fantômes dans des espaces inversés, féeriques, fantasmagoriques ; que ce soit l'intérieur de la voiture ou la maison familiale il s'agit d'aquariums à l'envers, air dedans, eau dehors.

Comme il est difficile de cerner un spectre, les allusions aux corps translucides se répètent : la fluorescence dépolie des méduses qui se bercent dans l'eau, les crevettes translucides avec sept anneaux de chair aqueuse, *The invisible man*, le roman préféré du père évadé. Le fantôme n'est peut être perçu qu'à travers sa trace, son mouvement figé dans les photos bougées. « [...] les fantômes regardés de face s'évanouissent. On fixe un point quelconque de l'espace, juste à côté d'où on a cru les voir : les revoilà⁶⁰.... » [Nore]. Ils déplacent les dimensions et ils se logent dans la mémoire des personnages féminins comme fait aussi la mer dans ces romans. Puisqu'il ne s'agit pas tellement de la vision de la mer mais du souvenir, de la mémoire de la mer⁶¹, de la plage. Nore, qui est myope, croit à l'importance de la voir au maximum, « à plein cerveau comme une éponge⁶². » [Nore], de se rappeler de la mer, de l'enregistrer tous les jours, comme si on ne l'avait jamais vue. *L'incipit* de *Le mal de mer* coïncide avec l'émerveillement de la petite qui voit la mer pour la première fois, une mer nocturne⁶³, saturnienne, coulée du ciel noir⁶⁴. D'après Nore, pour quelques gens malheureux, la mer se réduit à des lignes parallèles bleues, blanches et grises, à une odeur, un mouvement et un bruit. Mais la mémoire se déploie dans le lieu exact du surgissement visionnaire de

le " voyage en soi ", le " voyage imaginaire le plus réel de tous " dont rêve la nostalgie innée de la verticalité pure, du désir d'évasion au lieu hyper, ou supra, céleste [...] » Durand, G., *op. cit.*, p. 141.

⁵⁶ « La baignoire respire doucement, elle s'apprête. Ça commence sans bruit, sans même une ride, au changement de marée ; la baignoire se vide. Il ne se forme aucune vague, sinon une vague intérieure, une aspiration, une sorte de retournement de l'eau sur elle-même [...] » Darrieussecq, M., *Précisions sur les vagues*, *op. cit.*, p. 10.

⁵⁷ Darrieussecq, M., *Bref séjour chez les vivants*, *op. cit.*, p. 166.

⁵⁸ *Ibid.* p. 307.

⁵⁹ *Ibid.* p. 301.

⁶⁰ *Ibid.* p. 118.

⁶¹ « *Le mal de mer* est moins un texte sur la mer qu'un texte de la mémoire de la mer. Comment se souvient-on de la mer ? » Tiphaine Samoyault, « Mer cannibale », *op. cit.*

⁶² Darrieussecq, M., *Bref séjour chez les vivants*, *op. cit.*, p. 116. La mère tourmentée imagine qu'elle a un cancer de cerveau, « [...] des trous d'éponge dans la tête et je me balancerai, madrépore sous la mer » [mère] Darrieussecq, M., *Bref séjour chez les vivants*, *op. cit.*, p. 194.

⁶³ Cf., Bachelard, chap. II, « Les eaux profondes, les eaux dormantes, les eaux mortes. » in *L'Eau et les rêves* (1942), Paris, José Corti, 1981, pp. 63-96.

⁶⁴ L'eau noire qui effraie Nore, qu'elle a connu dans son voyage en Islande, c'est un symbole de la mort. « J'ai eu si peur face à l'eau noire que j'en ai chié dans ma culotte. [...] Boue noire charriée par l'eau noire. Noire écumeuse écumante. [...] l'eau, tétanie du paysage, événement gouffre dans le paysage. » [Nore] Darrieussecq, M., *Bref séjour chez les vivants*, *op. cit.*, p. 109.

l'étrangeté, dans l'ampleur incompréhensible de la surface et des profondeurs marines et il devient le chronotope⁶⁵ de l'intemporel⁶⁶.

Les quatre voix du dernier roman réfléchissent sur les techniques mnémotechniques, sur le fonctionnement de la mémoire dans le cerveau, et la portée des souvenirs d'enfance. « Mais où est donc Ornica ? », le p et le d, croissant et décroissant de la Lune, le souvenir du bernard-l'ermite cherchant un heaume neuf, un nouveau coquillage ; il essayait trois coquillages, Boucle d'or et ses trois ours, les trois sœurs et les trois cloches, la quatrième sonnait aux enterrements. Mécanismes de mémorisation enfantine ancrés au bord de mer, à la plage qui ramène les bons souvenirs du mari⁶⁷, de l'enfance des sœurs Johnson, et de l'enfance du monde.

Il était une fois... la plage, recueil de photos anciennes de plages atlantiques, est un regard nostalgique vers la plage éternelle constituée de :

[...] plusieurs milliards de molécules de son calcaire originel, d'écailles de poisson, de virus, du carbone et de l'eau qui constitueront quelques futurs êtres humains, de puces électroniques grosses comme des ongles qu'on trouve aussi, de poils, de cils, d'écorces d'oranges et des mots d'amour perdus, et de silice évidemment, de beaucoup de silice, mais de la silice qui se soucie⁶⁸ ?

C'est une jointure du monde où se pose un regard féminin, un espace poétique qui unit le passé légendaire perpétuel, de monstres marins, de sirènes, de baleines/cathédrales, de jeux d'enfance, de premiers amours et de chansons, avec la silice du sable, la matière qui sert à fabriquer les plus modernes instruments d'optique.

Il est difficile de regarder la mer sans prendre en compte sa mémoire, le passé des héroïnes, notre histoire. Dans les romans de Darrieussecq le temps de la mer est mesuré par une horloge ontologique, hormonale et il s'agit d'un temps cosmique, spatial. Son imaginaire marin permet le regard visionnaire d'un monde intérieur, un voyage incessant dès l'univers quotidien au surnaturel, qui suit le rythme des vagues et des marées.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES :

BACHELARD, G., « La Coquille » et « L'immensité intime », in *La poétique de l'espace* (1957), Paris, PUF, 2001.

BACHELARD, G., « Les eaux profondes, les eaux dormantes, les eaux mortes. », in *L'Eau et les rêves* (1942), Paris, José Corti, 1981.

BACHELARD, G., « La psychologie de la pesanteur », in *La Terre et les rêveries de la volonté* (1947), Paris, José Corti, 1982.

DARRIEUSSECQ, M., *Truismes*, Paris, Folio, 1996.

DARRIEUSSECQ, M., *Naissance des fantômes*, Paris, Folio, 1998.

DARRIEUSSECQ, M., *Le mal de mer*, Paris, Folio, 1999.

DARRIEUSSECQ, M., *Précisions sur les vagues*, Paris, P.O.L., 1999.

⁶⁵ Concept développé par Mikhaïl Bakhtine dans *Esthétique et théorie du roman* (Paris, Gallimard, 1978), qui établit la corrélation essentielle des rapports spatiotemporels telle qu'elle a été adoptée par la littérature.

⁶⁶ « [...] s'y laisser bercer, se dire que la mer était une mémoire, que chaque molécule d'eau de mer dans la mer était une parcelle de mémoire perdue, mais retrouvée là, regroupée entre des rives, navigable et aussi vaste qu'on pouvait l'espérer. » Darrieussecq, M., *Naissance des fantômes*, op. cit., p. 153.

⁶⁷ Les bons souvenirs resurgissent comme les icebergs, « [...] l'iceberg se retourne et on découvre les algues collées au fond des quatre-vingt-dix pour cent immergés, hop, à l'air les jolis souvenirs qui dégèlent, peuvent même se muer en regrets [...] » [Jeanne] Darrieussecq, M., *Bref séjour chez les vivants*, op. cit., pp. 200-201.

⁶⁸ Darrieussecq, M., *Il était une fois... la plage*, Paris, Plume, avec des photographies de Roger-Viollet, 2000, p. 33.

DARRIEUSSECQ, M., *Bref séjour chez les vivants*, Paris, P.O.L., 2001.
DARRIEUSSECQ, M., *Il était une fois... la plage*, Paris, Plume, avec des photographies de Roger-Viollet, 2000.
DURAND, G., *Les structures anthropologiques de l'imaginaire* (1969), Paris, Dunod, 1984.
http://www.uri.edu/artsci/ml/durand/darrieussecq/fr/Le_Mal_de_Mer.html.
http://www.uri.edu/artsci/ml/durand/darrieussecq/fr/ent_exclusif.html.
<http://www.pol-editeur.fr/catalogue/fichelivre.asp?Clef=320>.
<http://www.uri.edu/artsci/ml/durand/darrieussecq/fr>